Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe

Le cyclone de 1928 à la Pointe-à-Pitre

F. Fabre et G. Stehle

Numéro 91-92-93-94, 1er trimestre–2e trimestre–3e trimestre–4e trimestre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043731ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043731ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre, F. & Stehle, G. (1992). Le cyclone de 1928 à la Pointe-à-Pitre. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (91-92-93-94), 41–73.
<https://doi.org/10.7202/1043731ar>

Le cyclone de 1928 à la Pointe-à-Pitre

par
F. FABRE et G. STEHLE

A côté des tremblements de terre, heureusement, peu fréquents¹, des incendies, nombreux jusqu'à une époque récente du fait des nombreuses constructions en bois², le phénomène naturel meurtrier le plus fréquent, en Guadeloupe, reste le cyclone [1, 2]. Du simple « vent banane » qui couche les plantations, à la plus dévastatrice « bourrasque tropicale » cette calamité est la plus redoutée des Antillais en général et des Guadeloupéens en particulier.

Le terrible cyclone du 12 septembre 1928 a laissé, dans toute famille guadeloupéenne, des souvenirs durables et souvent cruels du fait des nombreux morts et des dégâts matériels très importants qu'il occasionna dans toute l'île mais plus spécifiquement en Grande Terre et bien plus encore à Pointe-à-Pitre. Il est même encore fréquent actuellement, lorsqu'on parle, avec des gens d'un certain âge, d'un événement marquant, de s'entendre préciser que celui-ci se passait « avant cyclone », « en temps cyclone » voire même « le cyclone té pitit ». Il s'agit bien sûr toujours de celui de 1928. Jusqu'à une époque récente la rue sinueuse du quartier Saint-Jules (à Pointe-à-Pitre) qui longeait le cimetière était connue sous le nom de « la rue Cyclone » car née au lendemain de celui-ci.

L'énumération sèche du nombre des victimes (1 270 d'après le premier bilan de l'époque) et l'ampleur des dégâts matériels permet de mesurer l'importance de la tragédie ressentie par la population.

Les îlots du petit-cul-de-sac furent submergés par quatre mètres d'eau et sur la centaine d'habitants qu'ils comptaient, seule une trentaine furent miraculeusement sauvés par deux gabarres du port de Pointe-à-Pitre qui dérivèrent jusqu'à elles. « L'aspect général de l'île était celui d'une zone bombardée. Au Gosier, pas une maison ne restait debout. A la sucrerie Darbousier, des pièces de fer pesant 150 kg furent arrachées et retrouvées à plus de 50 mètres. Des barges de la darse avaient été transportées par la marée de tempête et le vent jusqu'à l'emplacement de l'actuel kiosque à

1. Le tremblement de terre du 8 février 1843 transforma Pointe-à-Pitre en ruines d'autant que de nombreux incendies se déclarèrent.

2. Pointe-à-Pitre fut souvent ravagée par ce fléau. Parmi les plus notables, on peut citer ceux de 1780, 1843, 1871, 1890, 1931 et encore celui de 1948.

musique de la place de la Victoire. Le centre du cyclone était passé exactement sur l'île. Point-à-Pitre avait été presque complètement détruite et l'on dénombra plus de 600 morts » [2 p. 200 et 201].

Une chronologie succincte et un bilan de ce phénomène nous sont donnés par Henri Bangou [3] :

– En ce qui concerne la chronologie : « le mardi 11 septembre 1928 dans la soirée, le Gouverneur de la Martinique prévenait son collègue qu'un cyclone se dirigeait vers la Guadeloupe. La matinée du 12 cependant, fut calme jusqu'à 11 heures, après quoi un vent violent se mit à souffler sur l'île, suivi de pluies abondantes. Dans l'après-midi vers 14 heures, le vent changea de direction et souffla avec rage, tandis que des rafales d'eau de mer se succédaient, arrachant tout sur leur passage. A Gourbeyre le baromètre accusait 710, et à Saint Claude 704. L'ouragan sévit toute la soirée sur l'île qui offrait le lendemain un spectacle désolant ».

– Quant aux dégâts : « Dans les communes... ils étaient impressionnants. De Basse-Terre, les nouvelles ne parvinrent qu'au bout de trois jours portées par M. Nemausat, notaire, qui avait fait le trajet à cheval : 400 maisons avaient été endommagées, l'allée Dumanoir n'existait plus. Peu à peu, d'autres communes annonçaient le bilan de la catastrophe Petit Canal : 12 victimes et le bourg en partie détruit : Saint-François : 47 morts, 12 disparus, seules 9 maisons debout ; Sainte-Anne avait été rasée ; la section Gentilly avait eu 1 mort ; de Marie-Galante, des pêcheurs en canot étaient venus informer le chef-lieu : 22 victimes à Grand Bourg dont la destruction était complète, Capesterre avait été moins éprouvée mais on comptait quelques sinistrés, à Saint-Louis la population était sous le coup de la famine ».

Néanmoins, comme indiqué plus haut, la ville de Pointe-à-Pitre et ses faubourgs furent les plus gravement touchés. « Les rues de Pointe-à-Pitre étaient un amas de pierres, de briques, de branches d'arbres, de feuilles, de tôle, d'ardoises, de tuiles, de fils télégraphiques, de bois, de poutres, etc... Neuf dixièmes des maisons étaient endommagés ou détruites totalement. Les collines environnantes (Feret, Chauvel, Massabielle) étaient dénudées, brûlées, roussies, toute végétation ayant disparu » [3]. Rappelons que le cyclone s'était accompagné d'un raz de marée et, selon certains, d'un tremblement de terre [4] ; les trois éléments conjugués entraînaient à Pointe-à-Pitre 600 morts ou disparus et blessés.

Dépositaires d'archives inédites de témoins oculaires de la catastrophe, il nous a paru utile et intéressant de les livrer au public, au moment où le récent passage du cyclone « Hugo » donne de l'actualité à cette contribution à l'histoire de la Guadeloupe.

Malgré les progrès de l'information, la rapidité d'acheminement des secours et la plus grande solidité des constructions en « dur » dans les villes, les importants dégâts matériels et la dizaine de morts causés par « Hugo » permettront aux jeunes générations de mieux comprendre ce qu'il en était il y a 60 ans alors qu'il n'y avait ni radio, ni aérodrome. En particulier ils pourront mesurer à sa juste valeur l'angoisse ressentie autrefois par les témoins vulnérables et impuissants, devant de telles violences de la nature et aussi le courage des populations qui, ayant le plus

souvent tout perdu, biens et êtres chers, ne se sont pas découragées et se sont attelées, bien avant l'arrivée d'aides matérielles, à la tâche de reconstruction de leurs habitations et de leur ville.

QUELQUES MOTS SUR LES AUTEURS

Les témoignages écrits et photographiques que nous présentons ici ont, nous semble-t-il, une valeur d'autant plus grande qu'ils sont ceux de personnages hors du commun.

Tous deux ont, chacun à leur manière, grandement donné de leur personne, indépendamment, en assurant la même mission de réconfort des victimes : l'un (le Révérend Père Quentin) sur le plan spirituel et de réconfort moral, l'autre (le Docteur Fabre) en se dévouant sans limites pour soigner les blessés et, fonction plus terrible, éviter les épidémies en prenant la décision d'enterrer au plus tôt dans une fosse comme (à l'emplacement actuel du cinéma « Pizza » à Pointe-à-Pitre) les centaines de morts.

Le récit se veut un compte-rendu minutieux et aussi objectif que possible. Seules nous sont livrées, au détour de quelques phrases, les

pensées et sentiments personnels du prêtre au moment de l'action ; elles laissent entrevoir une nature altruiste et fidèle à la règle de la congrégation « Ferveur, charité, service » qu'il appliqua toute sa vie. Par modestie est bannie toute allusion à l'œuvre importante de charité accomplie après les événements.

Quant aux illustrations, l'œil froid du photographe, malgré le parti pris de « reportage » laisse parfois entrevoir le sentiment personnel apitoyé qui était celui du médecin et qu'il eut maintes fois l'occasion d'exprimer au sein de sa famille. Il publia en 1934, un article scientifique sur ce sujet [8].

- *La description*, rédigée le 13 octobre 1928 et intitulée modestement « Quelques détails sur le cyclone du 12 septembre 1928 » est tirée du journal personnel du Révérend Père L. Quentin (1891-1958) arrivé en 1925 en Guadeloupe et, au moment des événements, le plus ancien vicaire de la grande église Saint-Pierre et Saint-Paul de Pointe-à-Pitre. Ce Révérend Père du Saint-Esprit, dont le sacerdoce de 33 ans s'est entièrement déroulé à la Guadeloupe où il fut longtemps Secrétaire Général et Chancelier de l'Evêché, était non seulement « un religieux admirable, un homme estimé de tous, un conseiller éclairé, mais encore un botaniste pour lequel l'amour de la nature était à la fois une manifestation divine et une spéculation scientifique » [5]. Sa bibliographie a été faite par le Père C. Legallo [6]. Pour son œuvre botanique nous renvoyons à l'article précédemment cité d'Henri Stehlé.

- *Les photographies* ont été prises, au moment des événements, par le médecin militaire Henri Fabre (1891-1944), diplômé de Santé navale et de l'Institut Pasteur. Ayant rejoint le front de la grande guerre en 1914, il est blessé deux fois (en 1915 et 1916) puis envoyé en Indochine et blessé à nouveau en 1918, par les Pavillons Noirs.

Rapatrié en France, il poursuit ensuite sa carrière militaire au Maroc où il est encore une fois blessé en sortant l'équipage d'un avion posé en flamme.

Il est chargé en 1923 de l'organisation, sous le nom de « Service d'hygiène », de l'Institut Pasteur en Guadeloupe dans les locaux de l'actuelle sous-préfecture de Pointe-à-Pitre. Faute de moyens modernes de conservation frigorifique il entretient, dans l'immeuble de l'actuelle prison, une écurie dont les chevaux fournissent le sérum pour la préparation des vaccins frais. Tous seront d'ailleurs noyés par la montée des eaux lors du cyclone.

Courant septembre 1928, il est en vacances aux Saintes avec sa famille. Au moment du cyclone, il se rend, par une mer démontée au Vieux Fort, dans un canot saintois, réquisitionne un cheval de gendarmerie en sa qualité d'officier, galope jusqu'à la Rivière Salée, traverse le bras de mer à la nage, le pont étant rompu et le cheval mort de fatigue.

Faute de police et de gendarmerie, il organise, dès son arrivée à Pointe-à-Pitre, avec le Docteur Bourgarel et les agents de son « service d'hygiène » un dispensaire des premiers soins et le ramassage, maison par maison, des cadavres. Pour éviter les épidémies, il fait creuser par les détenus de la prison une immense fosse commune où, dans la chaux, seront inhumés 800 à 900 corps. Il réquisitionne deux des cinq gendarmes

de Pointe-à-Pitre pour éviter de se faire lyncher par la population qui refusait de rendre ses morts.

Déjà Officier de la Légion d'Honneur, il recevait pour son œuvre lors du cyclone de 1928 la Grande Médaille d'Or des Epidémies (Institut Pasteur) et la Médaille d'Or du Courage et Dévouement.

Mort à Alger en 1944, il était Major Général Commandant du Service de Santé du XIX^e Corps d'Armées.

QUELQUES DÉTAILS SUR LE CYCLONE DU 12 SEPTEMBRE 1928 Pointe-à-Pitre 13 octobre 1928

Afin de vous donner une idée plus exacte des faits, je reprends les événements à la date du 11, veille du cyclone.

[11 septembre]

Rien ne faisait prévoir la catastrophe. Le matin le Courrier de France était arrivé. Vers 2 heures de l'après-midi, nous étions montés à bord pour accompagner le Père Curé qui se rendait à la Martinique pour un mois. Etant le plus ancien des vicaires, c'est à moi que le soin de la paroisse fut confié. Je vous avoue que je n'en étais pas très fier. C'était la première fois que je remplaçais le Père Curé pour un temps aussi long. Cela me souciait bien un peu de me trouver à la tête de 25 000 paroissiens. Après lui avoir souhaité une bonne traversée, nous regagnons le presbytère. Le bateau partit peu après. Vers 4 heures le domestique me dit : « Le tambour de ville vient d'annoncer un cyclone, il invite les gens à prendre des mesures pour se garantir ». Je ne fis aucune attention à cette nouvelle. Plusieurs fois, chaque année, surtout pendant l'hivernage, on fait des pareilles annonces, sans résultat... si bien que l'on y est habitué et on y prête une oreille très distraite.

A 9 heures du soir, le tambour recommença à battre. Je sortis à la porte de ma chambre et j'entendis que Monsieur le Maire informait la population qu'un cyclone était en formation du côté de la Martinique et qu'en conséquence chacun était prié de prendre les mesures nécessaires. La bonne ferma les portes et les fenêtres des appartements non occupés. On se coucha. Le temps était lourd, orageux. La nuit se passe, calme.

[12 septembre]

Le mercredi matin 12 septembre, le temps restait couvert. Dès 5 heures, de petits coups de vent passaient par intervalles. Il tomba des averses.

Vers 8 heures, le vent redoublait d'intensité. Il ouvrait et fermait les portes de la salle des catéchismes. Il faisait battre les contrevents non attachés.

A 9 heures, cela prenait une mauvaise tournure. Certaines ardoises mal fixées se détachaient déjà et tombaient dans la rue. Les passants devenaient plus rares. Nous nous tenions sous la galerie du Presbytère à la hauteur du 1^{er} étage. Nous avions devant nous, une grande place bordée d'arbres très anciens. Les menues branches et le bois mort étaient brisés à chaque rafale. Nous sentions très bien que le vent augmentait de force et de vitesse, le

temps se couvrait aussi, enfin, jusque-là il n'y avait rien d'inquiétant. Je dirais même que nous éprouvions un certain plaisir à voir les branches descendre. « Au moins, disions nous, ils n'auront pas à les émonder cette année ». Cela va tuer les moustiques ! etc... etc... Nous prenions les choses du bon côté.

Vers 9 heures 30, une rafale plus violente se précipita et d'un seul coup de vent, en quelques secondes, les arbres furent découronnés. Toutes les branches, sauf les plus grosses furent projetées du même côté avec un fracas qui donna le frisson. On n'avait plus envie de plaisanter. Quelque chose de sérieux se préparait. Les ardoises partaient au-dessus de nous, elles tombaient sur la galerie couverte en tôle et faisait un bruit terrible... Chacun gagna sa chambre et songea à se prémunir en fermant portes, fenêtres et contrevents. En entrant chez moi, je trouvai sur mon bureau un beau morceau d'ardoise qui était parti de la maison d'en face et était venu s'abattre sur le buvard de mon sous-main en lui faisant une large entaille. Je ne fus pas longtemps à tout fermer ; et pourtant ce n'était pas facile car le vent avait déjà une force très grande.

Entre 10 et 11 heures la situation resta à peu près la même. L'ouragan prenait toujours des forces ; on le sentait bien. On s'en rendait compte aussi en voyant les ardoises voltiger. Ici les maisons sont couvertes surtout avec des feuilles de tôle mesurant 2 mètres de long sur 0,50 mètre de large. Quelques maisons, déjà anciennes, avaient encore des ardoises. Notre presbytère était couvert moitié en ardoise, moitié en tôle. Maintenant les feuilles de tôle elles-mêmes commençaient à se détacher. Le vent les arrachait une par une et parfois plusieurs ensembles. Elles étaient enlevées comme des feuilles de papier, elles s'agitaient en l'air et brusquement s'abattaient sur les maisons voisines ou dans les rues. Malgré tout, les gens continuaient à circuler mais, quelques-uns allaient payer cher ces imprudences ; le nombre des blessés fut considérable. Il faut bien dire que certains le furent par leur faute.

Notre Eglise tenait bon ; du moins on le croyait. Le vent venait du nord et nous ne pouvions nous rendre compte des dégâts déjà occasionnés à l'intérieur de l'Eglise.

Il était 11 heures quand le domestique avec beaucoup de précautions parvint à se rendre à l'église, pour en fermer les portes et, si possible, les fenêtres. Au bout d'un demi-heure, il revint. Les nouvelles qu'il rapportait étaient loin de nous réjouir : du côté Nord la couverture s'en allait en lambeaux ; les vitraux tombaient par morceaux ; l'horloge n'avait plus de cadran. Pour peu que l'ouragan se prolongeât, notre pauvre Eglise allait en voir de dures.

Tout près de nous, se trouve le Palais de Justice entièrement couvert de tôles. Le vent s'acharnait dessus, soulevait 7 ou 8 feuilles à la fois et la rafale suivante les projetait tout alentour. Quelques-unes de ces feuilles pesaient plusieurs kilogrammes, entraient comme des lames de rasoir dans les maisons couvertes en planches. Ce n'était pourtant que le début.

Vers 11 heures 15 je ne tenais plus dans ma chambre tant le vent en secouait les portes et les fenêtres. Je descendis au salon et avec deux autres pères on récita le chapelet et on alluma des bougies bénites devant l'image du Sacré-Cœur. De temps en temps nous prîtions l'oreille au tintamarre qui se faisait au dehors. De petites accalmies se produisaient, on voulait croire

14. Le Palais de Justice, place Gourbeyre. Il fut reconstruit, sur le même emplacement, après le cyclone de 1928 et n'a pas changé depuis.

que c'était fini et brusquement une rafale arrivait, tourbillonnait, secouant tout. Instinctivement et tout bas, on se disait : « Non ce n'est pas fini ».

Midi arriva. On se réunit dans la salle à manger, la cuisinière avait réussi, malgré tout, à nous faire un dîner. On s'assit. Une lampe était sur la table, car c'était l'obscurité complète puisque, tout était fermé. Un plat fut apporté mais l'appétit manquait. On se força mais cela n'allait pas. Nous étions visiblement inquiets. La pluie commençait à tomber. Je pensait que, peut-être, le vent allait se calmer, comme il arrive dans les orages, quand l'eau tombe. Mais non, ce vent était toujours aussi fort...

Au bout d'un quart d'heure nous nous levions de table et nous commençons alors à recevoir les premières gouttes d'eau. Que s'était-il passé ?

Notre toit était déjà enlevé. L'eau tombant à torrent avait inondé le gâletas, les deux étages et à travers les fentes des plafonds, elle arrivait au rez-de-chaussée. Inutile de chercher à se garantir, ça filtrait partout.

Tout à coup, un contre-vent céda ; puis ce fut la grande porte qui menaçait de s'ouvrir. Par bonheur nous avions une grosse traverse. On la cloua du mieux possible et l'un de nous resta pour la surveiller, tandis que les autres s'efforçaient de réparer ailleurs et de placer en lieu sûr tableaux, vaisselles, chaises, en un mot tout ce que le vent pouvait renverser.

Vers 1 heure le vent changea de direction. Jusqu'à présent, il avait soufflé du Sud, il venait maintenant du Nord-Est et on aurait dit que ce changement

avait doublé ses forces. A partir de ce moment ce fut infernal. L'ouragan semblait avoir trouvé le chemin qui lui convenait et il s'en donnait « à cœur joie ». Pendant une heure ce fut un bombardement en règle. Entre le presbytère, la cuisine et la cour, existe une sorte de couloir. Le vent passait là à une vitesse incroyable. Les ardoises, les tôles, les gouttières, les branches, les planches arrachées aux toits étaient soulevées comme des feuilles mortes. Tout cela était emporté, roulé à terre, repris par la rafale suivante, soulevé de nouveau, projeté contre les maisons avec un bruit qui nous déchirait les oreilles... Deux portes s'étaient ouvertes et à moitié brisées. Impossible de les refermer. Nous pouvions voir cette course effrénée passer devant nous. De temps en temps, un morceau d'ardoise déviait de son chemin et s'abattait près de nous. Il n'y avait plus qu'une chose qui comptait : c'était le vent. Il était le maître sur toute la ligne. C'est à ce moment, vers 1 heure 15, que vraiment j'ai eu peur et que je me suis demandé si nous n'allions pas tous périr sous les décombres de notre maison. Tout tremblait. Plusieurs personnes assurent qu'il y a eu des secousses de tremblements de terre. C'est très possible. En tout cas, plusieurs maisons, se sont écroulées à ce moment là.

De minute en minute, on s'attendait à un dénouement terrible. Que faire ? Nous ne pouvions rien, absolument rien. Mille pensées me traversaient la tête. Si encore le Père Curé avait été là. J'avais de graves responsabilités sur les épaules. Est-ce que je devais essayer de sauver les archives de l'Eglise, les registres de la paroisse ? Mais où les mettre à l'abri ? Il y avait bien la gendarmerie à 150 mètres de nous ; grande construction en ciment armé et qui devait tenir bon, mais comment sortir ? C'était la mort presque certaine. Comme religieux, je suis chargé des comptes des Pères. C'est moi qui ai un dépôt les sommes de chacun. Je suis évidemment au courant de bien des choses que les autres ignorent ; si nous venions à disparaître, quelles difficultés pour les survivants ! Je me faisais toutes ces réflexions pêle-mêle. C'était inondé partout. Je pris les clefs du coffre-fort et quelques notes les plus précieuses et je redescendis...

Les cloisons craquaient et on avait l'impression que la maison se balançait au gré du vent... Allait-elle tenir jusqu'à la fin ? Nous n'osions pas poser la question ouvertement, mais, chacun se la posait à lui-même. Les autres Pères firent un tour dans leur chambre et ils ne furent pas longtemps à redescendre. Comme moi, ils étaient persuadés qu'il n'était pas prudent de séjourner aux étages. Le vent continuait... il faut décidé que si la maison menaçait de tomber en ruine, on sortirait aussi rapidement que possible et on tenterait de gagner la gendarmerie. C'était imprudent, mais que voulez-vous ? Mourir pour mourir, il valait encore mieux tomber en essayant de se sauver et puis, les uns ou les autres arriveraient toujours bien au but...

Je fis part de cette décision aux domestiques qui pleuraient toutes les larmes de leurs yeux... Ah ! Cette heure nous parut terriblement longue.

Vers 2 heures 15, une accalmie se produisit brusquement. La pluie cessa, le vent aussi. En quelques secondes, nous étions sous la galerie, à la hauteur du premier étage. On se sentait heureux, on avait échappé. Nous examinions les ravages produits. Les gens sortaient de leurs maisons...

Hélas ! Cela dura quelques minutes ! Nous n'étions pas au bout de nos peines... A ce moment, nous nous trouvions paraît-il, au centre du cyclone, point assez tranquille. Depuis 9 heures, nous avions franchi la moitié de l'ouragan. Il ne restait qu'une chose à faire : en sortir. Nous étions parvenu

au milieu du cercle, l'autre moitié restait à parcourir. On s'en aperçut bien vite. Le ciel s'assombrit de nouveau et le vent reparut aussi violent, aussi audacieux. On regagna notre salle au rez-de-chaussée et on attendit les événements...

La pluie tombait sur nous. Les rafales se succédaient sans relâche. Notre grande porte s'ouvrit brutalement et tout un battant fut arraché et brisé. Dès lors, des tourbillons d'eau et de vent s'engouffrèrent dans le corridor et les cloisons tremblaient comme des feuilles agitées par le vent. On n'essaya pas d'y remédier. C'était impossible et on risquait tout simplement de se faire blesser par les éclats de bois. On laissa faire. Tant pis pour les pertes matérielles. Il fallait, avant tout, sauver sa vie... Groupés dans un angle, nous récitons le chapelet et nous demandions au bon Dieu d'avoir pitié de nous...

De temps en temps, nous regardions par une jalousie ouverte, ce qui se passait autour de nous. Nous le devinions plutôt que nous ne le voyions, car le vent réduisait en poussière l'eau qui tombait ; il en résultait un brouillard qui empêchait de voir à 100 mètres devant nous. On distinguait cependant telle maison écroulée, telle autre tombée sur le côté. On voyait la route couverte de débris, de planches, de portes, de poutres. On se disait : « Ce doit être notre charpente qui s'en va ». Parfois des bruits sinistres nous faisaient tressaillir involontairement. C'était notre galerie qui tombait par morceaux, ou encore des tôles qui s'abattaient sur le pavé, contre le presbytère.

2. Le Cercle de l'Union, le long des quais de Pointe-à-Pitre avec une barque échouée. Cette photo a été reproduite en carte postale au profit des missions des pères du St-Esprit éditée aux Editions « Spiritus ».

3. Le « Général Gallieni » échoué sur les quais.

4. La « Poissonnerie », sur la darse, a été entièrement détruite. A la suite du cyclone une halle aux poissons sera construite au marché St-Antoine.

A 3 heures c'était vraiment lugubre et effrayant. Non loin de là, des scènes d'horreur se passaient. La mer furieuse, démontée, envahissait les quais, les magasins, les maisons, renversant tout, jetant dans les rues des embarcations qui pesaient plusieurs tonnes, emportant avec elle mobilier, marchandises, personnes ; tout ce qu'elle pouvait entraîner. Ce fut un moment terrible. Les pauvres gens quittèrent leurs demeures, s'accrochèrent à ce qu'ils rencontrèrent, parvinrent quand même à sauver leur vie et le linge qu'ils portaient. Plusieurs restèrent pourtant dans les flots. Ceci se passait sur les quais et dans les faubourgs qui bordent la mer.

Un peu plus loin dans la rade, un tableau plus effrayant encore se déroulait. Là, se trouvent de petites îles où les commerçants se rendent pendant les mois les plus chauds. De jolies habitations y étaient construites. C'était très agréable ! Au moment du cyclone, 150 personnes, au moins, se trouvaient là. Quand ces gens eurent conscience du danger qui les menaçait, ils n'avaient aucun moyen de se sauver. Il y avait bien là quelques canots mais la mer était déjà trop démontée. Il ne leur restait donc qu'à attendre la mort, et, de fait, à part quelques exceptions tous ont péri dans les flots. Les vagues, des vagues énormes, ont balayé ces îles, rasant tous les arbres et les habitations. On n'apprit ces tristes nouvelles que le lendemain. Le vent du Sud achevait de tout détruire ; il faisait tomber ce que le vent du Nord avait épargné.

Trois longues heures d'attente s'écoulèrent ainsi. Vers 6 heures, à la tombée de la nuit, les rafales se firent moins nombreuses. Allions-nous passer la nuit ainsi trempés jusqu'aux os ?... On décida de profiter d'une petite accalmie pour nous rendre à la gendarmerie. Là au moins nous n'aurions pas d'eau. On prit un peu de linge pour se changer. De pauvres gens accouraient chez nous : leur case avait été emportée. Voyant le mauvais état de la maison, ils ne tardaient pas à chercher un meilleur gîte pour la nuit. On sortit. Il fallait faire des prodiges d'équilibre pour se frayer un passage à travers les tôles, les branches, les fils de fer. Il fallait faire attention aussi aux projectiles qui pouvaient nous atteindre et, surtout, il ne fallait pas essayer de courir, autrement, la violence du vent vous précipitait par terre.

A la gendarmerie, on nous accueillit à bras ouverts et on nous restaura. On insista près de nous pour que nous restions passer la nuit. On accepta. Là au moins, nous n'aurions pas d'eau. Quel triste spectacle dans cette gendarmerie. Des centaines de personnes étaient accourues là, quand leur case était tombée. C'était un pêle-mêle inimaginable. Aucune lumière ! Quelques bougies que le vent ne tardait pas à éteindre. Des blessés réclamaient des soins, aucun médecin n'était là. Des parents cherchaient leurs enfants ; des enfants criaient après leur mère. Des familles étaient dispersées. Dans la tourmente chacun avait fui de son côté. De nouveaux blessés arrivaient. Inutile de vous dire que le sommeil ne venait pas. Les heures semblaient interminables. Nous avions hâte d'arriver au point du jour !

Au dehors, le vent continuait son œuvre dévastatrice. Ce n'est que le matin, vers 4 heures 30 que le calme revient. On peut donc dire que le cyclone avait duré près de 20 heures.

[Jeudi 13]

Vous devinez le spectacle qui s'offrit à nos regards quand le jour fut venu : on aurait dit une ville qui venait de subir un bombardement. Nous

1. Vue générale de Pointe-à-Pitre prise de l'orphelinat.

montâmes rapidement dans nos chambres ; tout était trempé. Les cloisons défoncées, les portes, les fenêtres arrachées, le toit enlevé. La galerie déchiquetée. Deux colonnes en fonte de 12 centimètres de diamètre étaient rompues. La grille renversée. La charpente de la cave entièrement enlevée. Tant pis pour tout cela ; nous étions vivants, c'était l'essentiel. On sortit pour parcourir la ville et voir si des malades et des blessés n'avaient pas besoin de notre ministère. Nous entrâmes dans l'église. Ce n'était plus qu'un squelette : le plafond était crevé, les vitraux en miettes, la toiture enlevée, les lustres brisés, la charpente même était bien endommagée. Dans la ville toutes les toitures avaient été enlevée. On compta 4 ou 5 exceptions. Impossible de circuler dans les rues. Elles étaient encombrées par des débris de charpente, des feuilles de tôle, des fils télégraphiques.

Certaines rues étaient complètement barrées par des maisons écroulées, déplacées, ou renversées. On observait des choses curieuses : certaines habitations construites en bois avaient tenu, seulement le vent les avait poussées sur la route, elles avaient glissé ainsi de plusieurs mètres et des maisons de deux étages parfois. D'autres étaient fortement inclinées et menaçaient de s'écrouler. Sur les quais, même vision lugubre. Des arbres, il ne restait que le tronc pas une feuille. Aucune barque, toutes avaient disparu. On devinait le mât de quelques unes ici et là dans la rade. Des habitations occupées par le capitaine du port et la douane, il ne restait pas trace, tout était enseveli dans les flots. Les constructions en pierre bordant les quais étaient ravagées. Les hangars des compagnies maritimes étaient dévastés, les char-

15. Pointe-à-Pitre : Angle de la rue Frébault et de la rue de l'abbé Grégoire. On aperçoit au fond l'église St-Pierre et St-Paul dont il est parlé dans la relation du père Quentin. Cette église est la quatrième construite à Pointe-à-Pitre et date de 1853. La première église datait de 1765, la seconde édifiée entre 1774 et 1775 fut endommagée par les boulets anglais en 1794 et reconstruite entre 1807 et 1818. Profondément ébranlée par le tremblement de terre de 1843, il n'en reste que la façade. L'église construite en 1853 résiste mieux que les précédentes. Malgré les dégâts causés par le cyclone elle est encore en service à ce jour.

pentes en fer étaient tordues, les marchandises enlevées. Ce qui était resté sur place : farine, riz, sucre, tout cela n'était bon qu'à être jeté. Et partout, toujours, les maisons découvertes, des étages entiers jetés dans la rue et le mobilier brisé. Nous mesurions alors l'étendu du désastre... Dans les faubourgs, c'était pire encore. Là tout était rasé. Ces maisons (ces cases, comme l'on dit ici) n'étaient pas très solides. Construites en planches et posées simplement sur le sol, l'ouragan eut bientôt fait de balayer tout cela. Cela apparaissait comme un immense chantier où l'on aurait jeté de tous côtés, pêle-mêle, des tas de vieilles planches, et sur ces décombres, tout un grouillement de pauvres gens trempés jusqu'aux os, cherchaient à retrouver quelques débris de leur modeste mobilier. On ne reconnaissait plus les rues, tout était confondu. On croyait rêver devant tant de ruines ! ...

Plus loin, on apercevait la campagne. Jamais l'horizon n'avait paru si dégagé ! Les gros arbres n'étaient plus que de gros bâtons. Les plus petits étaient couchés tous dans le même sens. Plus de feuilles et l'herbe elle-même était roussie... Sur une petite colline, avait été bâti un orphelinat ; nous ne voyions plus que des ruines et, un peu plus tard, on apprenait que la Di-

11. Rue Sadi-Carnot : la maison Mathieu à côté du garage Charneau.

12. Le garage Iphigénie. Vue prise de la rue de Nozières.

13. Garage Iphigénie. Vue prise de la rue Campenon.

A propos des photos 11 à 13 il est intéressant de rappeler que les relations entre Pointe-à-Pitre et les principaux centres étaient dès cette époque assurés par des compagnies privées d'autobus (les « chars »). Deux sociétés importantes étaient la maison Charneau (photo 11) qui assurait un « service régulier Basse-Terre-Pointe-à-Pitre » et aussi la réparation automobile ; F. Iphigénie et Cie (photos 12 et 13) dont on aperçoit ici les véhicules et le garage avait son garage rue de Nozières et rue Campenon.

rectrice et plusieurs enfants étaient morts sous les décombres. Non loin de là, s'élevait la future Eglise de Notre Dame de Lourdes, construction solide, pensait-on, avec une charpente en fer : 250 000 francs avaient été versés et dépensés pour cette Eglise ; les murs étaient achevés, la couverture placée, le clocher monté. On ne voyait plus rien sinon quelques traverses de fer et un pan de mur. Toute l'Eglise, d'un seul coup s'était couchée sur le côté : ce n'était maintenant qu'un tas de ferraille inutilisable ! Et au cours de cette sinistre promenade, nous apprenions de bien tristes nouvelles. Telle famille ensevelie sous sa maison. Un tel a été tué, tel enfant, a été noyé. Des blessés gémissaient, des malades s'étaient réfugiés sous quelques feuilles de tôle. Nous allions de surprise en surprise. Dans une rue, beaucoup de personnes étaient rassemblées devant une maison écroulée. Qu'y a-t-il ? Toute la famille, 4 personnes étaient là sous les décombres, un amas de pierres et de planches. On apercevait le buste du monsieur. Il était parvenu à se dégager à moitié, mais la mort était survenue. On déblaya, et deux heures plus tard, on sortait quatre cadavres...

16. Pointe-à-Pitre. Photo prise à l'angle des rues Lamartine et Nassau.

17. Pointe-à-Pitre : photo prise à l'angle des rue Vatable et François Arago.

18. Pointe-à-Pitre : La maison Bunel, derrière l'église. Photo prise à l'angle de la rue François Arago.

19. Pointe-à-Pitre : La maison Balthazard, rue Lamartine.

5. La place de la Victoire. Vue prise dos à la mer. Elle doit son nom à Victor Hugues qui l'a agrandie et y fit planter des « sabliers » dont on voit ici les descendants.

6. Place de la Victoire. Vue prise de la rue Gambetta vers la mer.

7. La maison Palonterre et le marché à viande. Le marché à viande, remis en état après le cyclone sera démoli seulement en 1960.

8. Pointe-à-Pitre. La rue Gambetta, on aperçoit les grilles de la Banque de la Guadeloupe.

9. Pointe-à-Pitre. La Banque de la Guadeloupe. Les structures en fonte ont résisté mais pas le toit.

10. Place de la Victoire. La maison Rinaldo.

20. Pointe-à-Pitre : Le faubourg Frébault, vue prise de la rue Frébault.

21. Pointe-à-Pitre : Les faubourgs. Faubourgs Schœlcher, Henri IV... Au fond le cimetière. Le cimetière de Pointe-à-Pitre, autrefois situé près de l'église actuelle, fut transféré hors de la ville ; son emplacement actuel ayant été désigné par l'arrêté du 17 décembre 1807.

22. Pointe-à-Pitre : le pillage à la C.G.T. le 14 septembre 1928.

Au moment du cyclone de 1928, les quais actuels n'existaient pas encore. La Compagnie Générale Transatlantique (C.G.T.) implantée en Guadeloupe dès le ^{xix} siècle avait alors ses docks derrière le lycée Sadi-Carnot. Elle assurait deux lignes de navigation : la ligne de « Métropole-Colon » avec un aller-retour tous les 15 jours, la ligne « Métropole-Haïti » avec un aller-retour tous les mois. Les docks couverts que l'on voit sur cette photo, édifiés par la C.G.T. recouvraient 6 815 m² de surface couverte.

Vers 9 heures, des nouvelles affolantes circulèrent. On apprit ou plutôt on devina ce qui s'était passé aux îles de la rade. Les parents s'effrayaient. Allaient-ils revoir ceux qu'ils aimaient ? Non hélas !... Au milieu de ces tristesses, d'autres questions se posaient ? Qu'allions-nous devenir ? Tout était à craindre : la famine, les épidémies, les désordres. Pas de pain, les fours étaient démolis ; pas de fruits, le vent avait tout saccagé. Les médicaments étaient détériorés, les pharmacies ayant été inondées. Demander secours ? C'était impossible. Toutes les communications avec l'extérieur étaient coupées : pas de téléphone, pas de télégraphe, pas de barque. Les autos ne pouvaient pas circuler. Le pont qui nous relie avec la Basse-Terre était rompu. Nous étions complètement isolés de l'île. Qui prendrait la direction de certains travaux urgents, qui ferait chercher les cadavres sous les décombres ? Le maire était débordé. La police est insignifiante, les gendarmes étaient au nombre de 5 ; plusieurs étaient malades, d'autres étaient allés à Cayenne pour rétablir l'ordre.

Les jours qui ont suivi ne furent pas gais, je vous assure. Le travail s'organisa peu à peu. N'oublions pas que nous sommes dans une colonie où tout va lentement, où on ne rencontre pas autant l'amour du travail,

23. Pointe-à-Pitre : le garage du docteur Langlois.

24. Pointe-à-Pitre : clinique de la doctoresse Lacascade.

25. Les cheminées abattues de l'usine Darboussier dont on aperçoit un des bâtiments endommagé. Cette usine fut inaugurée en 1869 et construite par une société en commandite « Société sucrière de la Pointe-à-Pitre E. Souques et Cie ». En 1907 la société devient la « Société Industrielle et agricole de la Pointe-à-Pitre » (S.I.A.P.A.P.).

l'esprit d'initiative, et puis il y a toujours des dissensions... Et pour finir, la pluie tombait chaque jour et achevait de gâter ce qui avait échappé au cyclone.

Cette situation, cet isolement complet dura jusqu'au lundi 17. C'est le Courrier allant en France, qui envoya à la Martinique, le premier message, le premier appel au secours. C'est ce bateau de France qui fit parvenir au Ministre des colonies les premières nouvelles du désastre. Ce qui explique que les journaux ne savaient presque rien de la Guadeloupe alors qu'ils étaient renseignés sur les îles voisines : Porto-Rico, Saint-Domingue. Dès le mardi soir, un bateau entra dans la rade. Il fut accueilli comme un sauveur, et, dès lors, le ravitaillement se fit régulièrement. Nous n'avons pas trop souffert de la faim. Les boulangers purent reprendre leur travail assez rapidement et les commerçants avaient des stocks de biscuits, qui, par bonheur, avaient échappés au désastre. Nous redoutions les épidémies, le bon Dieu nous en a préservé. Les cadavres rejetés par la mer furent brûlés sous le contrôle d'un médecin. Les décombres furent débarrassés de leurs victimes, mais, je vous laisse à penser les odeurs qui se dégageaient de là. On fit des fosses communes et les malheureux dorment ensemble leur dernier sommeil.

Nous organisâmes un service religieux aussi bien que possible dans ces tristes circonstances. Une petite chapelle avait été épargnée ; on y célébra la Saint Messe dès le vendredi. Le dimanche, on dressa un autel devant la grande porte et la foule se tenait dehors, devant l'église, car il n'était pas prudent de séjourner à l'intérieur, et depuis, nous continuons ainsi.

Je fis une visite aux familles les plus éprouvées et c'est alors que j'entendis le récit de tragiques histoires ! Je ne vous en donnerai que deux.

Une dame qui a perdu son mari, il y a une année, avait une petite fille de 20 mois qui était toute sa consolation. La malheureuse se trouvait dans les petites îles dont j'ai parlé. En voyant l'eau entourer sa maison et monter progressivement, elle comprit le danger. Mais que faire ? Des vagues énormes se pressaient : elle allait être emportée. Elle se dirige vers un arbre et elle essaie de se cramponner pour monter dessus. Au même moment, une lame arrive et lui arrache sa petite fille des bras. L'enfant disparaît dans les flots et la pauvre mère se hisse sur l'arbre. Elle passe toute la nuit à cet endroit et, l'arbre, balancé par le vent menaçait de se rompre. Tout près de là, il y avait une famille de six enfants. Les parents voient la maison menacée par l'eau et décident de sortir et de se rendre dans une autre qui paraît plus solide. La mère part d'abord avec un petit de 18 mois. Le père en prend deux autres qui étaient assez jeunes et laisse trois fillettes en leur disant : « Ne bougez pas, je reviens tout à l'heure ». « Oui papa, nous l'attendons reprend l'aînée ». Le père se hâte le plus possible, mais la vague fut plus prompte que lui. Quand il revint les trois fillettes avaient disparu. Vous imaginez le chagrin de ces nombreux parents qui ont échappé par miracle à la mort.

Nombre des victimes : Cinq jours après le cyclone, on comptait 1 200 morts tués et noyés et si l'on compte tous ceux qui meurent des suites du cyclone (bronchite, pneumonie, misère) le chiffre atteindra plus de 2 000 pour la Guadeloupe.

En quittant la Guadeloupe, l'ouragan s'est dirigé sur Porto-Rico, Saint Domingue, la Floride. Partout, les dégâts sont énormes. La Martinique a peu souffert. Les quelques détails que je vous ai donnés, concernent Pointe-à-Pitre et les environs. Dans les campagnes, le désastre est plus grand encore : les maisons étaient moins solides et moins groupées. Certains villages ont entièrement disparu. Plusieurs églises se sont effondrées, les presbytères, mairies, maisons d'école sont jetés à terre. Au lendemain du cyclone, plus de 100 000 personnes n'avaient pas d'abri.

Situation actuelle. Voilà un mois que la tourmente a passé. Où en sommes nous ? La ville n'a plus cet aspect lugubre au même degré. Les rues sont en partie débarrassées. Les gens ont essayé de recouvrir comme ils ont pu, mais, tout cela est provisoire et mal fait. L'eau tombe dans les maisons. Ici, au presbytère nous sommes inondés. On a percé tous les plafonds et l'eau cascade jusqu'en bas. Nous n'avons ni tôle, ni ardoise. Nous avons fait de très fortes commandes en France, mais, il faut du temps pour qu'elles nous arrivent. Nous avons réussi à obtenir 100 tôles pour le presbytère mais, c'est tout juste la moitié de ce qu'il faut. Le faite n'est pas achevé, si bien que la pluie entre comme chez elle.

Dans les faubourgs, la situation n'a guère changé, chacun a réussi à avoir une tôle ou deux et s'en sert pour s'abriter. Tout ce monde attend avec patience. Les malades et les blessés sont soignés. Les vivres ne manquent

26. Les Abymes : la maison d'école renversée.

27. Le Lamentin : la mairie en grande partie détruite. En dehors de la mairie, dont nous avons la photographie, l'église s'effondre également. Ces deux bâtiments furent reconstruits au début des années 30.

28. Sainte-Rose : l'usine du Comté.

Les photographies 29 à 32 illustrent les dégâts causés à cette usine située en Guadeloupe proprement dite. Elle doit son nom à la famille Gilbert de Voisins de Crapado pour laquelle elle fut érigée en comté de Crapado en 1710.

pas. Le courrier de France et le « Duquesne » (grand bateau de guerre arrivé ces jours-ci) ont débarqué vêtements et médicaments. De ce côté, rien à craindre. Ce qui manque ce sont des matériaux et surtout de la main-d'œuvre. Nous n'avons pas pour ainsi dire de bons ouvriers, intelligents, actifs, travailleurs. Il faut absolument qu'il en vienne de France. Il paraît que l'on va faire une souscription pour nous aider. Tant mieux, car, jamais nous n'y parviendrons par nos propres moyens. Quantité de gens sont entièrement ruinés. Ils ont tout perdu et ceux qui avaient réussi à sauver quelque chose, ce reste se détériore par la pluie et l'humidité. Pour nous ici, nous avons tout ramassé dans des armoires et nous avons placé une tôle sur chaque armoire. Quand il fait beau, nous faisons sécher le plus possible. Mais vous comprenez que c'est un sport qui n'a rien d'intéressant. Cela va bien 2 ou 3 jours, mais quand ça dure des semaines et des mois on se fatigue, et puis, on a autre chose à faire ! Ajoutons à cela que l'eau favorise la multiplication des moustiques. Ces insectes pullulent et nous dévorent à certaines heures. – Je m'arrête car vous allez croire que je suis en train de broyer du noir. Rassurez-vous, il n'en est rien ! Le moral est bon et nous ne sommes nullement découragés. Si nous avions envie de nous plaindre, il nous suffirait de regarder autour de nous pour voir des gens beaucoup plus à plaindre. Nous avons notre part d'ennuis et nous tâchons de la supporter, mais, nous

29. Sainte-Rose : le Comté. Une autre vue de l'usine. Il ne reste que la carcasse du bâtiment dont les tôles du toit jonchent le sol. La machinerie de l'usine apparaît nettement. A noter que la cheminée est restée debout.

ne sommes pas parmi les plus éprouvés. Soyez donc bien tranquille sur mon sort...

NOTES COMMUNIQUÉES PAR HENRI FABRE,
FILS DE L'AUTEUR DES PHOTOGRAPHIES

1) Précisions complémentaires à la description du Père Quentin

- Le nom du Commandant du Port, en 1928, mérite d'être indiqué : il s'agit du Commandant Bredeka qui mourut à son poste (l'actuel Yacht Club) pour sauver le maximum de barques et de pêcheurs.

- L'histoire de la personne réfugiée dans un arbre a pu arriver, devant la montée des eaux, à de nombreuses personnes. On peut citer l'exemple de M. Simonnet, propriétaire de l'Usine Grosse Montagne, décédé depuis : sa voiture à cheval étant partie « au fil de l'eau, » à peu près à l'embranchement actuel de la desserte de l'aérodrome du Raizet et de la route des Abymes, il a passé le cyclone perché dans un arbre.

- La maison « descendue dans la rue », dont il est question dans le récit du Père Quentin, est celle de la famille Dorocant, rue Victor Hugo. Monsieur Dorocant, actuellement entrepreneur de Pompes Funèbres à Pointe-à-Pitre, a toujours son bureau dans cette maison (au 3^e étage), maintenant amputée de celui qui étaient descendu dans la rue.

30. Sainte-Rose : l'usine du Comté. L'intérieur de l'usine dévasté. On aperçoit à gauche de la photo des cannes entreposées.

31. Sainte-Rose : le Comté. Les bâtiments de la Distillerie en grande partie détruits.

- En dehors du médecin militaire Henri Fabre, se trouvait à Pointe-à-Pitre, un autre médecin, le docteur Bourgarel, qui sera par la suite Maire de la Ville.

- Le « gros bateau » porteur de farine, arrivé le premier en rade était le croiseur « H.M.S. Colombo », venu d'urgence de la Barbade, chargé de farine, sur demande du Gouvernement français. Transformé en croiseur auxiliaire, il a été coulé à Trincomale pendant la dernière guerre mondiale.

2) Trajectoire du cyclone de 1928

La dépression « tropicale », communément appelée « Cyclone », peut se figurer sur une carte météo par un œuf de 25/30 km de diamètre à l'échelle. Le vent tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. L'épicentre se déplace à 18/25 km/h.

Commandant de l'aérodrome du Raizet, chargé de la surveillance de ces dépressions et responsable des phases d'alerte et du déclenchement du Plan ORSEC de 1955 et 1959, je puis, avec les données du R.P. Quentin, analyser la course de « 28 » dont j'ai d'ailleurs été témoin.

11 heures : Vent du Nord, épicycle au Nord de Pointe-à-Pitre.

12 heures : Calme. Epicycle sur Pointe-à-Pitre.

13 heures : Vent N.E. - Le cyclone est arrêté sur le relief*.

Il pousse la mer dans le Petit Cul de Sac et crée l'effet Tatsuni qui a fait croire à un tremblement de terre (4 à 5 m d'eau dans les rues de Pointe-à-Pitre).

18 heures : « 28 » s'est dégagé du relief.

Enormes pluies tropicales de la traîne de la dépression. Vents variables.

* Les « cyclones » perdent de l'activité au contact de la terre et la marche de l'épicentre est ralentie ou arrêtée.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

a) Ouvrages cités dans le texte

- [1] BALLET (J.), « La Guadeloupe. Renseignements sur l'histoire, la flore, la faune, la géologie, la minéralogie, l'agriculture, le commerce, l'industrie, la législation, l'administration ». Volume 1 – Tome 1 – p. 122 à 134. Réédition de 1970. Basse Terre. Archives départementales.
- [2] LASSERRE (G.), « La Guadeloupe ». Tome 1 – p. 201 et suivantes. UFI Bordeaux 1961.
- [3] BANGOU (H.), « La Guadeloupe 1848-1839 ». – p. 249 à 253. Editions du Centre, 1963.
- [4] THIONVILLE (G.), « La Guadeloupe touristique », p. 56. Paris, 1931.
- [5] STEHLE (H.), « Le Révérend Père Louis Quentin ». *Bulletin de la Société Botanique de France* – 1960. Volume 107 – n° 3.
- [6] LE GALO (G.), « Le Révérend Père Louis Quentin ». *Le naturaliste Canadien*. Volume 110 – n° 5. Québec – Mai 1963.
- [7] GUILBAUD (Monseigneur P.), Journal quotidien « Clartés » du 08/12/1958. Basse-Terre.
- [8] FABRE (H.), « Le cyclone du 12 septembre 1928 à la Guadeloupe ». *Annales physiques du globe de la France d'Outre-Mer* – Paris I – août 1934 – p. 106-108.

b) Autres publications sur le cyclone de 1928

- WILLIAMS (C.H.B.) et VALLEE (G.), « La météorologie de la Guadeloupe. Le cyclone du 12 septembre 1928 ». *Journal de la Station Agronomique* – Basse-Terre – Tome 7 – 1929 – p. 46-79.

Sur des aspects plus spécifiques il faut mentionner :

La Revue Agricole de la Guadeloupe avec pour les notes climatologiques (M. Bougenot) et les notes agronomiques (A. Buffon). Voir en particulier les deux articles de A. Buffon : « Pour relever notre agriculture » et « Nos cultures après le cyclone » p. 3 à 10 de cette revue – 3^e année – n° 14 – novembre 1928. Imprimerie Lautric – Pointe-à-Pitre.

Les bulletins météorologiques de la Martinique, au cours de la période en question.